
**Discours prononcé par M. Grégory Doucet, Maire de Lyon
Journée nationale en mémoire des crimes
racistes et antisémites de l'État français
Maison d'Izieu**

Jeudi 16 juillet 2020

(Seul le prononcé fait foi)

C'est avec une intense émotion que je me tiens parmi vous en tant que maire de Lyon.
Pour la première fois.

Pour partager le souvenir douloureux de cette page terrible de notre histoire.

Il y a des mots qui, à prononcer, traversent le cœur ... éventrent l'âme ...

Rafle.

Rafle.

Rafle de la rue Ste Catherine. Rafle de la maison d'Izieu. Rafle du Vel d'Hiv.

9 février 1943, 6 avril 1944, 16 juillet 1942

Plus de trois quart de siècle nous séparent de ces dates effroyables.

Le 16 juillet 1942, 13 000 juifs furent arrêtés, détenus dans des conditions innombrables puis envoyés par les trains de la mort vers Auschwitz. Un tiers d'entre eux étaient des enfants. Et de ces enfants ... aucun n'est revenu.

Étaient-ils des résistants? Non.

Étaient-ils des maquisards? Non.

Représentaient-ils un quelconque danger pour l'occupant? Non.

Ils étaient des enfants. Rien que des enfants. Comme à Izieu.

Il y a des images qu'on voudrait chasser au plus loin, au plus profond de l'oubli. A jamais. Le bruit des bottes, les crosses, les cris, les camions remplis de victimes sans défense, les convois, les camps.

Le silence qui s'en suit.

N'oublions jamais que beaucoup sont restés en vie parce qu'ils voulaient raconter.

Alors racontons. Tant pis si cela a déjà été raconté souvent. Ce n'est jamais assez. Il faut dire l'horreur, la tragédie, les enfants juifs déportés, la machinerie barbare conçue pour les exterminer. Le criminel de guerre Klaus Barbie, chef de la Gestapo lyonnaise, jugé plus de 40 ans après les faits, mais qui n'exprima pourtant aucun regret.

Avant d'être ce lieu d'effroi où l'inimaginable se produisit –où 44 enfants et leurs éducateurs furent enlevés pour être assassinés, au seul motif qu'ils étaient nés juifs ... la colonie fut d'abord un havre de paix. Bien plus qu'un répit ... elle constitua sous la direction de Mme Sabine Zlatin et de son mari Miron, un refuge, un abri, une terre d'asile, un lieu de vie.

Parce que c'est très bien de cacher des enfants mais encore faut-il les nourrir.

Il faut aussi qu'ils puissent dormir, jouer, apprendre, s'épanouir.

Ici les enfants séparés, orphelins, meurtris, furent accueillis. Qu'ils soient 15, 30 ou 46, pendant un an, on les aida à grandir.

Je veux dire mon émerveillement. Qui peut dire qu'il n'est pas émerveillé à l'évocation de toute la bonté, la douceur prodiguée par Lea Feldblum? Léon Reifman? Paulette Pallarès? l'institutrice Gabrielle Perrier? les autres membres de l'œuvre des Secours aux Enfants, les amies de Sabine Zlatin, venues en renfort?

A la Maison d'Izieu, les enfants accueillis reçurent des soins, de l'affection, de la tendresse, de l'amour.

Ils se vêtirent, ils apprirent à lire, à écrire, à compter. Ils étudièrent. Ils jardinèrent. Ils chantèrent. Ils firent des dessins. Ils adressèrent des lettres, ils en reçurent. Ils épluchèrent des pommes de terre, ils aidèrent à cuisiner, à ranger, à plier le linge, à traire, ils sautèrent sur leurs lits. Ils furent soignés quand ils étaient malades, ils pleurèrent et ils rirent.

Ils caressèrent des rêves et désespoirs. Ils partagèrent un quotidien.

Accueillis, ils accueillirent à leur tour d'autres enfants, venus plus tard.

Comme une famille qui s'agrandit.

Il y eut des matins et des soirs, des chamailleries, des disputes, des joies, des confidences. Ils ne sont jamais revenus mais nos souvenirs demeurent.

Ou plutôt ils renaissent malgré l'ensevelissement du temps, malgré nos consciences blessées, grâce au mémorial ... qui nous expose tout cela. Autrement c'est la nuit. Car, la mémoire ne va pas de soi. Il lui faut des lieux, des temps, des dates, des stèles, des rassemblements, des commémorations, des procès, des archives, des livres, des travaux, des êtres, des volontés.

Des volontés surtout.

Dans l'exergue de son roman *Le bouquiniste Mendel*, Stephan Zweig écrit: «les livres servent à unir les hommes par-delà la mort, ils nous protègent contre l'ennemi le plus implacable de toute vie: l'oubli».

Ici c'est un livre de pierre, de bois et de nature qu'on peut parcourir avec son corps, avec ses pas.

C'est une maison contre l'oubli où la mémoire se construit. Puis se transmet.

La mémoire est un travail. Un travail et un devoir.

Les atrocités commises par le pouvoir nazi, par la force occupante, assistée par le régime de Vichy, si brutales qu'elles soient, ne doivent être ni refoulées, ni être tues.

Oui, les abominations, les exactions perpétrées par l'occupant au cours de ces heures de ténèbres qui souillent à jamais notre histoire, ont été secondées par des Français et par la France elle-même.

Les injures, les insultes, les inscriptions, les dégradations, les profanations rappellent que la haine n'est qu'un monstre assoupi. «Au-delà de la justice rendue ou de la justice à rendre», comme on a pu le dire avant moi, nous avons un devoir de vigilance constant face au racisme et à l'antisémitisme.

Nous devons aussi nous rappeler, face à ceux qui tentent encore aujourd'hui d'effacer les traces de ces crimes -ou de les amoindrir -qu'aucun nœud de contrainte n'est jamais si sévèrement noué qu'il ne prive un individu de sa liberté d'être «humain».

Dans les maquis de l'Ain et du Haut-Jura, on se battait. On résistait les armes à la main.

Il s'est trouvé, près d'ici, des gens pour faire passer les Alpes à des enfants traqués.

Il s'est trouvé des personnes pour fabriquer des faux papiers.

Il s'est trouvé un sous-préfet à Belley, M. Pierre-Marcel Wiltzer, que rien n'obligeait à accueillir cette colonie.

Il s'est surtout trouvé des gens ordinaires pour accueillir les enfants d'Izieu un à un, lorsqu'il a fallu les disperser afin de mieux les protéger.

Ils sont nombreux -et souvent inconnus -toutes celles et tous ceux qui ont sauvé des juifs, des enfants juifs. Qui ont caché, qui parfois ont simplement aidé par une parole, par un geste, par un don. Chacun d'entre eux savait à quoi il s'exposait. Transgresser l'interdit et les lois scélérates, c'était mettre en péril ses proches, risquer l'arrestation, la prison, la déportation pour soi ou pour les siens.

Ces femmes et ces hommes n'attendaient ni reconnaissance, ni rien.

La plupart d'entre eux n'ont jamais jugé utile de se prévaloir de ce qu'ils avaient fait.

Ils l'ont fait parce que leur cœur leur disait de le faire plus encore que parce qu'ils ressentaient que c'était leur devoir de citoyen, leur devoir de français, leur devoir de

femmes et d'hommes vis à vis d'autres femmes, d'autres hommes, de familles, d'enfants. D'enfants inconnus ou de personnes qui leur étaient inconnues mais dont ils avaient saisi qu'ils étaient en danger.

Ce sont les «justes» de France.

Nous avons envers eux une dette indélébile.

Je tiens à exprimer au nom de toutes les lyonnaises et de tous les lyonnais ma gratitude, mon affection, mon plus profond respect pour les justes de France.

La France de Vichy est responsable de la déportation de 76 000 juifs dont 11 000 enfants. Mais plus des trois quarts de la population juive de notre pays a échappé à la Shoah.

Je crois qu'on le doit essentiellement à ces justes.

L'élan de solidarité invisible et secret des justes a rendu à la France une part de son honneur. Il illustre ce que notre pays porte de fraternité, de justice et de courage.

Quoi qu'il advienne dans l'Histoire, l'enfance doit rester un sanctuaire. L'enfance doit être épargnée tout autant des conflits, des mêlées, des brutalités que de la guerre.

C'est une vérité qui s'est façonnée au cours du temps:

<< Qui touche à un enfant, ruine le monde tout entier >>

En l'éprouvant par leurs actes, les justes n'ont pas simplement traversé l'Histoire, ils l'ont écrite.

Nous ne l'oublierons jamais.